

Colloque Créativité/Critique Pour une francophonie mondiale

Daniel Marchildon

Numéro 48, septembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchildon, D. (1988). Colloque Créativité/Critique : pour une francophonie mondiale. *Liaison*, (48), 8–9.

Colloque Créativité/Critique

Pour une francophonie mondiale

Reportage et photos
de Daniel Marchildon

La littérature ontarioise, même si elle demeure toujours un peu obscure chez nous, s'est inscrite dans la diaspora francophone mondiale lors du colloque Créativité/Critique des littératures d'expression française, tenu à l'Université York de Toronto les 11, 12 et 13 mai dernier. Pas moins de 90 écrivains et critiques venus d'Europe, d'Afrique et d'Amérique ont entendu une trentaine de communications et participé à diverses activités culturelles, dont un vernissage des œuvres de cinq artistes torontois, une exposition de livres de l'Ontario français et une soirée de lecture. Même si les créateurs de l'Ontario

Une seule conférence a traité directement de l'Ontario français. François Paré, de l'Université de Guelph, a livré une véritable bombe : Carence et profusion d'une littérature minorisée. Dès la première phrase il a présenté l'Ontario français comme un problème : *nous n'avons pour le faire* (parler de l'Ontario français) *ni substantif, ni pays, ni langue, ni même de communauté fictive propre. S'agirait-il du Québec, de l'Acadie, du Kurdistan, de l'Ukraine, de la Kabylie, nous aurions la partie meilleure tout au moins.* Ensuite Paré s'est attaqué à trois grands maux en Ontario français : l'absence d'une véritable critique allant au-delà de la critique journalistique, la maladie du travail anthologique et, enfin, le manque total d'enseignement de la littérature franco-ontarienne. Au dire du conférencier, la question de l'enseignement demeure capitale pour l'avenir des littératures francophones, quelle qu'elles soient.

Pour expliquer l'absence d'une véritable critique, François Paré a d'abord souligné le phénomène de la redondance. *Ce sont les mêmes individus qui devraient se charger à la fois du projet collectif d'écriture et de sa critique (...) Même les poètes les plus rebelles, comme Jean-Marc Dalpé ou Patrice Desbiens, évoluent très nettement dans les confins de ce cercle tout à fait autogratifiant des auteurs-lecteurs de leurs œuvres.* Puis Paré

ajoute que la société franco-ontarienne n'a pas vécu de véritable cassure historique qui l'aurait conduite à la lucidité. Il cite en exemple l'œuvre du dramaturge André Païement qui, de son avis, a été tournée pour alimenter un projet de société dans lequel l'auteur ne croyait sans doute pas. Enfin, François Paré a abordé la question épineuse du nous collectif : *par sa simple venue au jour, l'œuvre de littérature s'affirme comme un geste indissociablement individuel et collectif. L'écrivain a beau refuser cette inscription embêtante dans le « nous », mais c'est un fait.*

Domage que peu de créateurs et de critiques d'ici y étaient pour alimenter la discussion qui s'ensuivit. Fred Case, professeur à l'Université de Toronto, intervenait pour dire qu'on ne lui avait jamais demandé de monter un cours de littérature franco-ontarienne. *Si on me l'avait demandé je l'aurais fait.* Ce à quoi Paré lui proposa de faire preuve d'un peu d'initiative comme lui-même l'avait fait à l'Université de Guelph, en offrant un tel cours sans que personne ne le lui ait demandé.

Deux tendances

Dans une communication intitulée « Les poètes acadiens écrivent-ils en français? », Melvin Gallant a expliqué la disparition progressive du *chiac* (mélange du français, du parlé acadien et de l'anglais) dans la littérature



Hédi Bouraoui, auteur, professeur et organisateur du colloque; Pierre Léon, écrivain et artiste qui a exposé des œuvres en compagnie de quatre autres Torontois.

français n'étaient pas très nombreux, les participants sont néanmoins partis avec une plus grande connaissance de notre expression culturelle, emportant même dans leurs bagages un numéro de *Liaison*.

contemporaine de l'Acadie. *Depuis que nous savons ce que nous sommes il n'y a plus de problème, côté linguistique*, affirme-t-il. Ainsi, le besoin des Acadiens de déclarer leur spécificité bilingue serait disparu et *des éléments (les écoles, l'université et Radio-Canada) servent à niveler la langue en Acadie*, au dire du poète-professeur à l'Université de Moncton.

Selon Aïda Bamia, du département de langues africaines et asiatiques de l'Université de Floride, la tendance des littératures maghrébines (pays du nord de l'Afrique) va dans le sens contraire de celle en Acadie. Les auteurs arabes qui érivent en français intègrent de plus en plus de mots, d'expressions et de symboles arabes dans leurs textes.

Un poète originaire de l'Île Maurice, Edouard Maunick, signalait que pour ces collègues insulaires, tout comme pour certains écrivains arabophones, le choix d'écrire en français est le choix d'écrire dans la langue de la majorité. *J'écris en français parce que je suis un opportuniste, un profiteur... tant mieux pour la langue française.*

Intéressants parallèles

Hédia Khadar, de l'Université de Tunis, a brossé un tableau de la littérature tunisienne d'expression française, faisant échos à l'œuvre d'Hédi Bouraoui, Master du collège Stong et organisateur du colloque. Depuis dix ans, il y a eu publication d'une centaine de titres français dans ce pays, dont une vingtaine de romans. Il s'agit de livres écrits par des *êtres déchirés entre plusieurs langues*, selon l'expression de

Khadar. Certains écrivains tunisiens produisent des éditions bilingues, mais pas traduites, de leurs œuvres. Quel parallèle intéressant avec **L'homme invisible / The Invisible Man**, du poète franco-ontarien Patrice Desbiens. Dans ce dernier livre les textes français sont suivis d'un texte anglais qui aborde le même sujet d'une façon différente. Hédia Khadar a conclu son exposé en citant un écrivain tunisien qui déclarait : *Trilingue malheureux plutôt qu'unilingue heureux.*

Monique Moser-Verrey, de l'Université de Montréal, a dressé un intéressant parallèle entre le roman suisse **La Séparation des races**, par Charles-Ferdinand Ramuz, et le roman canadien-français ou franco-ontarien, **L'Appel de la race**, par Lionel Groulx. Les deux ouvrages, parus en 1922, traitent de l'impossibilité du mariage mixte, du sacrifice de l'homme amoureux pour la cause francophone. Et me voilà en train d'expliquer la nuance entre Ontariens, Franco-Ontariens et Canadiens français à deux Français, tout en avouant qu'aucun de ces termes ne fait l'unanimité chez-nous...

Appel à l'ouverture

Irène Bessière, des éditions de l'Homme, à Paris, s'est fait l'avocate d'une plus grande ouverture sur la francophonie. Parlant du dialogue des cultures et de stratégie culturelle, elle a envisagé une francophonie décentralisée (de la France), où la langue française deviendrait *une sorte d'interculture, un espace privilégié de la communication*. Le nivelage des cultures est évidemment un danger pour Irène Bessière



qui plaide en faveur de la mise au point du *flux du sud vers le nord, car il y a énormément à faire pour la diffusion des cultures africaines, haïtienne*. (Pourtant, peu après cet appel à l'ouverture, le Français Jean Dubacq, de l'Association internationale des critiques littéraires, a parlé de la littérature maghrébine avec un paternalisme qui souleva l'indignation de plusieurs participants). L'éditrice parisienne a aussi noté que l'édition de langue française doit s'adapter au monde moderne, améliorer ses mécanismes de production, de traduction et de diffusion. Au sujet de la diffusion, elle a évoqué le problème de la libre circulation des livres dans l'espace francophone.

À cet égard, la remarque d'une intervenante suisse revient comme un écho. *On ne cherche pas à se faire connaître comme suisse mais comme auteur*. Il n'y a pas de doute que la communauté franco-ontarienne (et québécoise) a tout à gagner en participant davantage à la francophonie mondiale.

Lors de la soirée de lecture, Pierre Karch donne un avant-goût de son prochain roman, **Noël à Cuba**, qui paraît cet automne chez Prise de Parole.